

MARCEL PAPON

# LE GAMIN DE NANTERRE NOUS ECRIT...



SOCIETE D'HISTOIRE DE NANTERRE

## LE GAMIN SE SOUVIENT DE SON EXISTENCE A NANTERRE, EN 1928...

**Je rentre de l'école**, il est quatre heures passées. A chaque fin de journée, je regrette de ne pas rester à l'étude du soir pour bénéficier d'une récréation supplémentaire et de l'aide apportée par le maître à l'exécution des devoirs. A la maison je suis seul à démêler des histoires de négociants qui n'en finissent pas d'acheter des tonneaux de vin, de le tirer dans des bouteilles de 75 cl, de le boucher, de l'étiqueter pour finalement le revendre en prenant un bénéfice de tant pour cent, quand ce n'est pas l'histoire d'un propriétaire maniaque qui décide de clôturer son terrain, d'y tracer des allées de 1,50 m de large et d'y répandre du gravier sur 10 cm d'épaisseur.

Ma mère m'annonce qu'elle commençait à se demander si je n'étais pas en retenue. C'est drôle ce soupçon qui revenait assez souvent alors qu'elle aurait pu plutôt imaginer un accident ! *«Ne quitte pas tes galoches, tu vas goûter et aller chez le cordonnier».*

J'ai quitté mon tablier noir pour le pendre à une patère après que Maman ait considéré qu'il était suffisamment propre pour retourner en classe. J'ai mangé un morceau de gros pain beurré en croquant dans du chocolat tout en répondant aux questions de ma mère concernant mon comportement de la journée. *«Dépêche-toi, tu as des devoirs à faire».* Moi : *«Mais non, demain c'est jeudi».*

Après quoi, j'ai remis mon capuchon et empoigné la paire de chaussures du grand frère. J'ai commencé par rendre visite à Jean Masson, le bouif limousin rue du Chemin-de-Fer. J'ai discuté la réparation comme d'habitude, à savoir limiter le ressemelage en bout de talons, puis, comme je m'y attendais, je vis la moue du cordonnier arguant que le milieu n'allait pas tarder à se trouser. *«Bon c'est comme tu voudras. Je te donne les souliers du père, ils sont prêts»*, dit-il en inscrivant 6 francs à la craie sur une semelle. Je l'ai regardé un moment, Jean chantonnait toujours en tapant sur son cuir ; les paroles m'ont toujours échappé, elles étaient toujours filtrées à travers une poignée de pointes qu'il prenait une à une dans sa bouche. Si j'avais su m'embarrasser de ces souliers, j'aurais fini ma promenade avant. J'ai l'air chouette maintenant avec une paire de croquenots au bout du bras.

Le mercredi soir, c'est bon de pouvoir flâner, les devoirs et les leçons sont reportés au jeudi. J'entre chez la mère Tabernat au coin de la rue du Docteur-Foucault pour voir si mes illustrés du jeudi sont arrivés. Elle me dit de repasser. De toute façon, ma mère ne m'a pas donné d'argent, il faudra revenir. Mais ça me donne une occasion de regarder dans la boutique, tiens un nouvel album d'Epinal ! Cela me rappelle qu'à l'occasion d'une petite maladie, Maman m'en achetait un pour lire au lit.

**J'achèterai Pierrot**, l'Épatant et peut-être *La Jeunesse illustrée* si j'obtiens suffisamment d'argent. Maman se récrie souvent contre cette invasion de lectures à la maison. Mon père lit son journal le soir seulement après son travail, ma sœur aînée achète *Midinette*, *Le Film Complet* et quelquefois *Ciné Miroir*. Mon frère lit *L'Excelsior*, *Dimanche illustré*, *Vu* ou *Détective*, plus quelques romans populaires tels que *Pardaillan*, dont les tomes interminables s'entassent dans notre chambre. Ma petite sœur, elle, lit le *Journal de Bébé*, et *Lisette* ou *Fillette*. Moi, grand lecteur, je dévore le tout, sauf *Pardaillan*, que j'ai du mal à suivre, surtout que le style *«Holà ! Maraude ! Me voulez-vous donc la male mort ?»* est pénible à assimiler faute d'images.

**Le soir est tombé,** j'aime bien ces soirs dans la rue où l'on peut mieux voir l'intérieur éclairé des boutiques. Pour l'instant, je contemple la vitrine d'Alexandre, le bijoutier. Les montres m'attirent et je rêve un peu : si je fais ma communion, j'en aurai une, peut-être celle-là en argent avec sa chaîne, mais comment l'accrocher ? Pour la communion, on porte inmanquablement le costume marin, moi j'en ai marre de ce costume bêta. Encore si j'avais un beau béret de matelot tendu avec un jonc et un ruban genre «Jean Bart», mais avec un béret basque j'ai l'air malin ! Avec une montre, il faudrait m'acheter un veston... enfin, attendons !

Tiens, voilà la voiture du bougnat, il livre encore à cette heure ? Il m'aperçoit : «*Té, lou droulou, como vaz ?*» Je réponds poliment : «*Co vaï bi, merci et vouz ?*» fier de mes trois mots d'auvergnat. Sur ce, il grommelle que ça va aussi mais que ça ira mieux quand il aura fini son boulot et il disparaît dans un couloir aussi noir que son sac. Pendant ce temps, son cheval s'est largement soulagé, heureusement que ma mère n'est pas dans les parages, car j'aurais été prié de ramasser précieusement cet engrais dans un seau. Quelle humiliation ! Surtout quand un copain passe, la tirelire fendue en me contemplant ! Et ce n'est pas fini, il faut verser ça dans une brouette avec le fumier des lapins et pousser le tout jusqu'à notre jardin dans le Clos Lilas. J'ai beau cacher le tout sous des vieux sacs, la rue Volant me semble bien longue !

**Voilà justement Trottignol,** nous sommes voisins et dans la même classe. «*Salut Pépin*» Trottignol c'est Trévalinet et Pépin, c'est moi. Nous sommes presque tous affublés d'un deuxième nom, qui les a trouvés ? Il a un hochement du menton en regardant les godasses et dit : «*C'est tes roues de secours ?*» Nous sommes maintenant devant chez Delorme, libraire marchand de bonbons face à l'église. C'est là qu'on achète les réglisses ou autres «sem-sem-gums» que l'on doit dissimuler en classe. Trottignol marque une préférence pour les boîtes de Glaciale, infâme poudre de sucre et d'acide tartrique. Moi, j'achèterais bien une boîte de Coco Boer mais nous sommes fauchés. Il me reste tout juste dix-huit sous et encore, il n'est pas sûr que l'on accepte la pièce de deux sous italienne. Vittorio Emanuele II ressemble comme un frère à notre Napoléon III avec son bouc ! Il est vrai que la pièce française a été fondue avec le bronze des canons pris à Sébastopol, peut-être a-t-elle une autre odeur ? Je tâcherai de la refiler à la mère Tabernat.

Trottignol essaie de m'intéresser à l'étalage du bazar en face, moi je fais la moue, c'est assez pauvre en jouets en ce moment : quelques chevaux en carton, des cerceaux mélangés à des balais ou plumeaux, tout juste bon pour des moujingués ! Je le ravale au rang de fournisseurs de pots de chambre et martinets. Des jouets, nous en venons à parler vélos. Cela nous semble encore lointain, pas question avant d'obtenir le certif. Cette expectative nous angoisse bien tous les deux, ça doit être duraille ! Rien qu'à voir les grands de la classe du certificat d'études, ils nous paraissent bien anxieux quand ils s'alignent en rang pour retourner à leurs problèmes.

Je suis rentré à la maison pour demander quelques pièces et retourner aux journaux. Ça y est ils sont arrivés ! Je reviens les lire, ma petite soeur ira chercher les siens, je ne m'en mêle pas.

**Un peu plus tard, dans la cour,** j'aperçois Jean Sidois notre voisin qui prépare son départ pour la faction de nuit au *Parisien*. Son vieux vélo, un «Landru» du temps où cet assassin s'était essayé dans le commerce des bicyclettes, est soigneusement graissé ; il allume sa lampe à acétylène et part calmement. Tous ces papetiers ont à peu de choses près

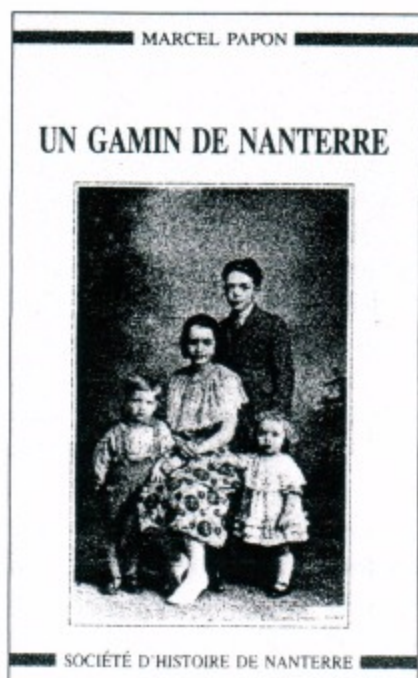
la même allure : des pinces à vélo au bas du pantalon, une gibecière de cuir contenant leur gamelle et une casquette marinière à visière de cuir. J'ai toujours éprouvé de la tristesse à voir partir ces hommes au moment où nous pensions à notre repos.

**On entend un bruit de freins**, c'est le grand frère qui saute de son vélo. Il ne s'attarde pas après son travail, sa préoccupation en ce moment c'est le réglage du poste de T.S.F. qu'il m'a construit ; il se dépêche avant l'arrivée de notre paternel que tous ces couinements agacent. Pour ma part, l'odeur de l'ébonite mêlée à celle de l'acide des grosses batteries de verre m'écoeure. Le poste nasille : «*Ici, poste radiotéléphonique de la Tour Eiffel, voici nos informations...*» Notre mère s'approche pour essayer d'écouter, manque de chance, un tour de tournevis de trop et on n'entend plus que des sifflements insupportables. C'est au tour de notre soeur aînée d'arriver à pied de son atelier de tricots voisin. On attendra un moment le père avant de passer à table, lui finit souvent assez tard ses livraisons lointaines. Je dois mettre la table, pour le soir des assiettes creuses que je réparties sur la grande table ovale. Nous avons eu pendant des années une toile cirée représentant un grand jeu de l'oie que l'on laissait en permanence, cela apportait quelque distraction à nos problèmes ou leçons.

**Nous passons à table**, le temps de nous réunir tous les cinq, Maman restant debout pour tailler la soupe dans la marmite sur le dessous de plat de faïence. Quand le père a fini de lire les gros titres de son journal, la conversation commence entre les grands, notre mère s'en mêle bien souvent pour remettre les choses en place. Maman est plutôt pessimiste dans ses réflexions, c'est une *Mater Dolorosa* affirmée. Les deux derniers à table sont les deux hommes, restés devant un verre de vin, commentant leurs péripéties de leur journée. Chéchette et moi lisons nos illustrés en attendant le lit. Nous le partageons avec nos aînés. Raymond a installé une lampe au-dessus de nos têtes, il n'a pas encore posé d'interrupteur, si bien que les deux fils étant près de moi, je dois éteindre en les écartant... Je n'aime guère.

Enfin bonsoir, demain c'est jeudi.

*Texte de Marcel PAPON, janvier 1998*



Bulletin n°12 bis  
en vente à la  
Société d'Histoire  
de Nanterre et au  
Syndicat d'Initiative  
(35F).